

Je n'ai jamais parlé le bon breton *

Malo MORVAN

le bon breton, celui que tout le monde comprend, ce n'est jamais le vôtre, [...] et le *barzh difazier*, le "barde correcteur" ne manque jamais d'apparaître au fond de la salle pour corriger vos fautes.

Christian Joseph GUYONVARC'H,
Initiation au breton familier et argotique, Préface, p. 5.

Né à Saint-Brieuc, j'étais mal parti pour pouvoir un jour revendiquer connaître un breton "authentique" et "légitime" depuis ma plus tendre enfance : il s'agit d'un territoire de Haute-Bretagne, le vernaculaire qu'on y parle est le gallo. N'ayant pas de famille bretonnante, je n'aurai pas le privilège de pouvoir plus tard me targuer d'avoir appris un breton "véritable" et "vivant" dans un environnement "naturel" et "populaire".

Scolarisé dans le réseau *Diwan* de 1990 à 2004, j'y appris donc le breton par la voie scolaire : tableaux des verbes et des mutations, catégories grammaticales, étude de livres en breton. Lorsque enfant je souhaitais tenter de converser en breton avec des adultes dont je savais qu'ils l'avaient appris dans leur enfance, j'essuyais toujours des réticences : « *N'eo ket memes brezhoneg* » (ce n'est pas le même breton), me disait-on. C'est dans ces échanges que j'ai appris qu'en fait la langue que l'on m'avait enseignée était un breton "chimique", "littéraire", ou "unifié". C'était aussi un breton "de nulle part" : langue d'un locuteur de zone gallophone, qui a fait sa scolarité dans le trégor puis le poher, formé des enseignants tour-à-tour bigoudennophones, vannetophones, léonophones, centrebrettonnophones, ou de nulle-part-ophones, comme leurs élèves.

Pourtant, ces élèves parlant un breton que l'on disait "sans saveur", "sans caractère", voire "artificiel", pouvaient eux-mêmes se venger en répétant

*Ce document est téléchargeable à l'adresse suivante : <http://malomorvan.free.fr/textes/bonbreton.pdf>. Il constitue le préambule de ma thèse de sociolinguistique, soutenue en mars 2017, disponible sur TEL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01703404>.

moqueusement et sans trop de recul quelques jugements qu'ils entendaient par certains adultes : tel enseignant était surnommé "tcheu-tcheu" parce qu'il parlait le breton vannetais, de tel autre on pouvait rire lorsque, devant donner la traduction de **gingembre**, il ne pouvait trouver que le mot — évidemment "français" — **jiñjambrenn**. Les élèves s'amusaient alors à parodier ce "breton FAVEREAU", comme l'appelaient les enseignants, en appliquant par dérision la méthode à tous les mots commun : "table" devenait **tablenn**, et "chaise" **chezenn**, pour rigoler¹. Lorsqu'un enseignant nous apprenait que, si nous avions appris que l'infinitif avait une forme comme **kanañ**, les locuteurs de certaines régions disaient plutôt **kano**, **kaniñ**, **kaneu**, ou **kaneïñ**, alors, incrédules face à ce relativisme qu'on nous présentait, et toujours par un sens de la dérision qui semblait aux élèves être une des marques suprêmes d'intelligence, fusaient de nouvelles formes parodiques, **kanu**, **kanou**, **kanoï**, etc., toujours pour défendre par l'absurde la forme de breton à laquelle l'école nous avait formés.

En dehors de l'école, on s'entendait dire que l'on avait un mauvais accent, un accent français, que **n'em eus ket gallet ober** ne doit pas se prononcer comme **galette au beurre** (forme pourtant authentiquement bretonne s'il en est). Nous avions aussi une mauvaise syntaxe, employant la forme "sujet-verbe-complément", comme en français, alors que le génie de la langue bretonne avait une approche infiniment plus subtile, complexe, et expressive, en mettant le mot important en début de phrase, et en réorganisant le reste en conséquence. Parfois nous avions aussi un mauvais lexique, disant **moustachou** pour la moustache alors que cela désignait d'autres types de poils, **batimant** pour un édifice alors que cela ne pouvait désigner qu'un navire en breton, **botoù** pour des bottes alors que le véritable mot était **heuzoù**, forgeant l'affreux **chaosonoù** alors que nos ancêtres les Celtes portaient quant à eux des **kofignonoù**, etc. Il nous fallait alors surveiller en permanence notre langage, traquer le risque d'une néfaste "erreur" témoignant de notre influence française, et aller chercher les mots "véritables" et "authentiques" auprès d'autorités qui, heureusement pour nous, étaient assez serviables pour se présenter d'emblée comme telles.

Lorsque nous posions une question en breton, il arrivait souvent qu'au lieu d'y répondre, un adulte nous fasse remarquer que nous avions fait une

1. Yann LE DAVAY raconte la même expérience dans son mémoire, au sujet du dictionnaire de Francis FAVEREAU : « *Un nouveau souvenir personnel issu de mes années au lycée Diwan de Carhaix illustrera bien le traitement réservé à ce genre de proposition : ce dictionnaire, parmi d'autres, était bien sûr présent à la bibliothèque. Lorsque nous cherchions à traduire un mot en breton, nous ne l'ouvrions pas, préférant nous en moquer en inventant la réponse qu'il pourrait nous en toute caricature : par exemple "ordinateur ? Ordinateurenn !". En d'autres termes, nous nous sentions véritablement étrangers à son projet.* » (*La langue bretonne disparaît : Adieux !*, master, Rennes 2, 2011, p. 18).

mauvaise mutation, mal formé un pluriel, etc. La phrase d'accroche pour faire connaissance entre bretonnants était souvent « *ha te, plec'h t'eus desket brezhoneg?* » (et toi, où as-tu appris le breton?). Dans nos copies d'histoire et de géographie, on nous enseignait qu'il fallait désigner les toponymes étrangers dans leur prononciation autochtone, et non les adapter, mauvaise habitude française : il fallait donc dire London et Köln pour éviter de reproduire cet impérialisme français qui adaptait tout à son image — par contre Bordeaux devait se dire Bourdel, et Marseille, Marsilha...

Lorsque les élèves, pour éviter ces incessantes cogitations et incertitudes métalinguistiques, et croyant naïvement qu'ils pouvaient parler entre eux la langue qu'ils entendaient autour d'eux, s'exprimaient en français, nous avions généralement le droit à une leçon de morale, il fallait alors baisser la tête en s'entendant dire gravement que la survie de la langue dépendait de nous, et que nous serions les responsables de sa mort si nous continuions. Il m'est même arrivé d'avoir des signalements dans mon carnet de correspondance. Nous nous faisons aussi la morale entre nous, du moins les plus "conscients" de leur rôle important dans la "préservation" de notre "patrimoine".

Lorsque, élève zélé, je réalisai que mon lexique était mauvais, truffé qu'il était de mots français, je passais le temps des interours à chercher les "bons" et "vrais" mots dans le dictionnaire de René LE GLÉAU — forcément fiable car il était le plus gros, et car aucun de ses mots ne ressemblait au français — et dans ceux de *Preder* pour le vocabulaire vraiment technique. Mais voilà que, lorsque je mentionnais fièrement ma fonction *argemmvac'hek* dans une copie de physique, mon beau vocable pur et celtique se trouvait biffé par mon enseignant, qui disait que seul *eksponantel* me permettrait de me faire comprendre après le bac.

Découvrant internet au début des années 2000, je cherchai avidement des espaces pour pouvoir échanger en breton avec d'autres locuteurs sur mes centres d'intérêt. Mais souvent, peu importe le sujet, le débat tournait en une discussion métalinguistique sur la pertinence de tel ou tel lexème, ou telle construction syntaxique. Les forums de *Kervarker* (<http://www.kervarker.org>), site consacré au breton, dont le nom était un hommage au vicomte auteur du *Barzaz Breiz*, furent fermés, ayant été infestés de *marmouzien*, les ancêtres des actuels *trolls* de l'internet. J'eus néanmoins le temps d'y apprendre quelques vérités importantes, comme le fait que les utilisateurs de telle graphie étaient complices d'anciens nazis ; et leurs opposants, qui tenaient à un accent local, des passésistes n'acceptant pas que le breton se modernise, et donc responsables de sa mort.

Ayant entendu que je parlais un breton de nulle part, je me fis la résolution, vers la fin de mon adolescence, de tenter de lui donner une couleur "locale", "authentique". Mais quel breton parler ? Ayant apprécié mon séjour collégien

dans le trégor, je me résolus à adopter ce breton : je travaillais alors mes syncopes, apocopes, amuïssements, nasalisations, *sandhis*, suppression de la mutation $d \rightarrow z$, etc., pour réussir à avoir un breton de caractère. Je m'entraînais chez moi pour tenter de parler ce breton de quelque part avec l'air le plus naturel possible, sans donner l'impression de trop réfléchir. Après que j'aie répondu « à *Diwan* » à la question d'accroche des bretonnants, certains catégorisaient d'emblée mon breton, sans même m'avoir entendu parler, ne me laissant alors même pas la possibilité d'exhiber fièrement le fruit de mon entraînement. Il était alors impossible d'engager la conversation en breton, et je sentis que j'avais été rangé dans la case des usurpateurs du titre de bretonnant authentique. Lorsqu'au contraire je tentais de pratiquer ce breton avec mes anciens camarades d'école, sûr de ne pas être jugé, je n'étais pas toujours compris, et je me devais de redévelopper, comme on les écrit, les mots que je m'étais donné tant de mal à compacter. Parfois, je tombais sur plus fort que moi, un jeune de mon âge qui parlait un breton encore plus local, soit parce qu'il avait eu le privilège d'être né dans une famille de locuteurs authentiques, pouvant ainsi s'arroger le titre glorieux de locuteur "natif", soit parce qu'il avait étudié la dialectologie à l'université de Brest. On me faisait alors sentir que mes efforts solitaires avaient été vains et surtout, "artificiels" : après tout, de quel droit pouvais-je me permettre de prétendre parler un breton authentique alors que je n'avais pas passé des heures à enregistrer des nonagénaires me conter la nostalgie de leur jeunesse, le battage des foins, le tassage de la terre battue, les veillées et les charrues, que je ne connaissais jamais, puis à répéter chacune de leurs phrases, comme les jazzmen qui pensent apprendre à improviser lorsqu'ils jouent note sur note un solo de Charlie PARKER ? Les jazzmen d'aujourd'hui ne sont pas Charlie PARKER, et je ne suis pas un nonagenaire ayant vécu dans les années 50. Pour certains la pratique du breton ne peut donc plus être qu'un doux rêve au goût d'anachronisme.

À l'Université, celle de Rennes, j'appris que les bretonnants de *Diwan* avaient encore d'autres lacunes. Cette fois, ce n'était plus le lexique impur, la syntaxe SVO, ou la prosodie de la pénultième qui étaient en cause : nos erreurs étaient grammaticales. Combinatoire des prépositions, sémantique verbale, je trouvais encore de nouveaux lieux où débusquer cet "esprit français" qui, décidément, avait infesté le breton dans toutes ses dimensions. Docilement, je réappris (encore) à bien parler. J'appris que je ne devais pas dire *dizoloïñ* pour désigner la découverte d'une personne ou d'un lieu, car sa formation morphologique en *di-* préfixe de négation, et *-zolo-* de *golo* "couverture", signifiait littéralement "enlever ce qui recouvre", et donc désignait en fait, sans qu'on le sache, le fait de "déshabiller" (les francophones ont la chance de ne pas avoir ce problème avec *découvrir* qui se décompose aussi en *dé + couvrir*).

De la même manière, au fil des exercices de constructions de phrases, je dus apprendre à faire des distinctions : en confondant *kejañ gant* et *kejañ ouzh*, je risquais, voulant dire que j'ai rencontré quelqu'un, de mentionner *en fait* que j'avais eu une relation sexuelle avec elle ; en mélangeant *kaout c'hoant debriñ* et *c'hoant da zebriñ*, je ne séparais pas la "volition" du simple "besoin naturel" ; et si je ne différenciais pas *diwall ar vugale* et *diwall ouzh ar vugale*, alors je ne "surveillais" pas que les enfants vont bien, mais, *en fait* je les "guettais" comme une menace prête à m'attaquer, etc.. Au milieu des arguties sémantiques, j'appris un principe métaphysique important concernant le sens des mots, et proprement enivrant : lors même que je pensais dire quelque chose à un interlocuteur qui croyait, tout aussi naïvement que moi, que c'était bien ce que je lui disais, il se trouvait *en fait* que je lui disais *autre chose* : il fallait ainsi imaginer, au sein de chaque conversation, une troisième paire d'oreilles, celle de l'Essence de la Langue Bretonne, qui, elle, savait toujours ce que les gens disent *vraiment*. Si Dieu voit tout et connaît toutes nos pensées, l'Essence de la Langue Bretonne, quant à elle, entend tout et connaît le Sens Caché de toutes nos phrases. J'étais alors fasciné de découvrir toutes les significations "véritables" qui *préexistaient* déjà dans les mots avant même leur emploi, comme un sens uni consubstantiellement à un son depuis la nuit des temps et dans un fixité diachronique à toute épreuve, en vertu d'une signification authentifiée par une autorité dont je ne m'étais à l'époque jamais posé la question de savoir d'où elle tenait une telle vérité.

À la même époque, étudiant, je rédigeais des articles pour une revue bretonne rennaise et sa cousine en-ligne. Commencant à revenir de la démarche puriste datant de ma période lycéenne, me disant que dans une revue grand-public (relativement au microcosme des lecteurs du breton, bien entendu), il valait mieux éviter certaines inventions néologiques difficiles à comprendre qui auraient obligé le lecteur à buter régulièrement sur les mots, et à devoir les chercher dans des dictionnaires (mais pas n'importe lesquels !), je souhaitais transiger un peu par rapport à ma rigueur celtique précédente, et m'autorisais parfois l'usage de quelques mots qui avaient le malheur de ressembler au français, mais dont j'espérais le bénéfice qu'au moins ils soient compris. C'était sans compter sur la vigilance éditoriale, qui devait s'assurer qu'une revue bretonne et de qualité ne soit pas envahie de mots populaires et étrangers (que dis-je, des mots "de l'envahisseur"). Je retrouvais donc finalement, publiés sous mon nom, des articles où mes locutions impures avaient été remplacées par des formes jugées plus acceptables au milieu rennais de la promotion du breton, sans que l'on n'en m'ait informé et donc que j'eusse pu en discuter. Cela avait au moins pour avantage, chose qui n'arrive pas souvent, de me faire apprendre de nouvelles choses en lisant mes propres articles : termes techniques et tournures périphrastiques, cette fois garantis authentiquement

autochtones, sans élément étranger. Mais cela avait sûrement l'inconvénient d'obliger les lecteurs à faire de même, se détournant encore une fois du *contenu* de l'article pour remettre le nez dans leurs dictionnaires. Lorsque certaines censures et réécritures frisèrent l'énormité, j'arrêtai cette mascarade.

Petit à petit, j'avais appris à ruser. J'en étais devenu capable de détecter, sur la base de quelques indices, à quelle orientation se rattachait mon potentiel interlocuteur, en quelle dimension de la langue il considérerait que se trouve son "génie" qui ne doit pas être confondu avec le français. Je disposais généralement de plusieurs registres : ma prononciation apprise à *Diwan* si je conversais avec un intellectuel ou un littéraire, mon pseudo-trégorois si je m'adressais à un défenseur des cultures vivantes locales (et non à un bretonnant de naissance ou à une personne âgée, ceux-là refusent généralement de parler en breton avec les moins de 30 ans) ; un mot celtique issu d'un dictionnaire de l'*emsav*² pour l'un, un mot ressemblant au français et accentué sur l'antépénultième pour l'autre. Cela ne m'ôtait pas mon sentiment d'insécurité linguistique, mais au moins cela me permettait-il d'éviter les remontrances, les digressions sur une question linguistique, et espérer peut-être pouvoir parler *en* breton *de* quelque chose, plutôt que de passer son temps à ne pouvoir parler que *du* breton, du bon et du mauvais. Il est arrivé que l'on me fasse la remarque que je parlais *un assez bon breton*, mais même alors, cela signifiait que mon interlocuteur se montrait sensible, non pas à *ce que* je disais, mais plutôt à *la manière* dont je le disais.

Puis j'ai étudié la sociolinguistique.

J'ai appris l'hétérogénéité des usages, le fait qu'ils sont liés aux conditions de socialisation de leurs locuteurs. J'ai découvert que la norme d'un "bien parler" devait s'imposer par un processus politique, où des institutions œuvraient à faire accepter aux locuteurs que tel usage était meilleur que tel autre, simplement parce que c'était celui de ceux qui ont le pouvoir de le définir. Mais si l'analyse valait pour le français, son Académie, son système scolaire et tous ses outils de coercition linguistique, qu'en était-il du breton ? Le breton était un champ de bataille. Personne ne disposant du pouvoir, chacun était libre de tenter d'ériger son propre usage comme le seul, le bon, le véritable, l'authentique. Libre à lui de jouer suffisamment des coudes pour parvenir à convaincre un petit auditoire, c'est toujours cela que n'aura pas la faction concurrente. La tâche était facilitée par le fait que le public des locuteurs du breton, généralement façonné par le discours normolinguistique français,

2. "*emsav*" est un terme breton qui signifie littéralement "se lever soi-même", et désigne le mouvement de militantisme en faveur de la langue bretonne, à partir de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle.

est déjà persuadé qu'il existe quelque chose comme *un* bon, ou véritable usage. Il ne reste alors plus qu'à lui démontrer, le ton assuré, les arguments tout prêts pour discréditer l'opposant comme parlant un breton francisé, que c'est celui-ci ou celui-là. Je me réjouis d'avoir fait cette découverte à un âge où j'avais commencé à accumuler suffisamment de connaissances pour pouvoir me sentir légitimé à entrer dans le groupe des donneurs de leçons. Il m'aurait suffi de choisir mon camp, de mettre en avant un critère (pureté étymologique, syntaxe, phonologie-phonétique-prosodie, grammaire) et de négliger tous les autres, d'accumuler des références, et j'aurais moi aussi pu prendre ma revanche sur tant d'années où je m'entendais dire que, pour une raison ou pour une autre, je parlais mal. Mais le destin a voulu que plutôt que de m'engager moi-même au sein de ces conflits de légitimation, j'en vienne à les étudier. C'est une autre forme de revanche, moins revancharde je l'espère.

Si ces analyses ont modifié mon rapport au breton, cela ne m'a pas ôté tout sentiment d'insécurité linguistique pour autant : aujourd'hui encore, je ne parle presque plus breton. Lorsque cela m'arrive à l'occasion d'une conversation, je me contente d'adopter, de manière quelque peu désabusée et sans grande conviction, le parler dont j'estime qu'il déplaira le moins à mon interlocuteur, en fonction des convictions que je lui impute. Lorsque, dans le cadre de mes recherches sur la *skrivadeg*, j'ai souhaité poser quelques questions sur des forums internet consacrés à la langue bretonne, la question s'est posée : comment les membres du forum vont-ils me catégoriser en fonction de l'orthographe que je choisis et de mes choix lexicaux, de quelle manière cela risque-t-il d'orienter, éventuellement négativement, leur conception de qui je suis, de mes intentions, et peut-être engendrer une hostilité de leur part qui m'empêcherait d'avoir les bonnes réponses ? Sur les forums de la tendance que l'on simplifiera en "scripturale-scolaire³ et nationaliste", je n'avais pas de soucis, les partisans de l'unification défendaient un certain usage partagé. Mais sur ceux de la tendance valorisant la diversité dialectale et la pratique "vivante" et "orale", alors les risques d'indexicalisation étaient beaucoup plus grands. Je me résolus finalement à poser ma question en français, et j'obtins généralement des réponses en français. Aujourd'hui, j'ai toujours du plaisir à parler breton, mais à pas même trente ans, je suis déjà fatigué par toutes ces querelles de clochers, corrections permanentes, interprétations normatives et politiques qui empêchent de s'exprimer spontanément, naïvement, mais obligent à se surveiller en permanence, et toujours chercher à parler le breton qui appellera le moins de rappels à l'ordre, selon chaque interlocuteur. Lorsqu'il n'est plus possible de parler sans la menace constante d'un procès pour inauthenticité linguistique, même après tant d'efforts pour se corriger au son de tous les

3. Bernard LAHIRE, *Culture écrite et inégalités scolaires*, 1993, PUL.

clochers, on finit par se décourager, et adopter par défaut l'usage le moins polémique, celui qui permettra éventuellement d'échanger au sujet d'un contenu⁴ : le français.

Là n'était pas le bout de mes peines, pourtant. Il a fallu recroiser mes anciens camarades, toujours aussi pétris de leurs convictions normatives, quel que soit leur camp. Au fil des discussions, d'abord un léger sentiment de décalage, puis un malaise abyssal, se fit jour⁵. Je nourris toujours une certaine sympathie, voire un attachement affectif, pour le "breton" que j'ai appris (et ce, j'espère, pas uniquement en raison de l'endoctrinement de ma jeunesse), et pourtant je ne peux plus partager les présupposés et les évidences si diffusées dans le milieu du militantisme breton. Je n'ai pas encore résolu cette contradiction — la résoudrai-je un jour ? Quoi qu'il en soit, j'ai dû mettre fin à plus d'une conversation et ai perdu quelques amis.

Pire, je me rendis compte que le fait de ne plus partager les convictions des militants m'exposait au risque d'être catalogué comme un ennemi, faisant le jeu du français. On me dit que les militants bretons ne pouvaient pas se permettre d'être relativistes (être sociolinguiste se réduit-il si rapidement à n'être qu'un relativiste linguistique ?), qu'il fallait s'unir autour d'un principe commun pour lutter, que l'état de la langue bretonne ne permettait pas que l'on questionne à tout-va les grands principes. Dit plus élégamment, dans le langage universitaire, je « *tirais sur une ambulance* » (j'avais plutôt l'impression de voir un corbillard)⁶. J'entendis que je reprenais la rhétorique linguicide des français selon laquelle le breton n'était "pas une vraie langue" mais seulement un amas d'usages variés, alors qu'au contraire il fallait prouver qu'il existe une vraie norme pour être reconnu. Et je passe sur quelques procès

4. Il semble qu'on trouve le même genre de lassitude chez Mikael MADEG, exprimée sans son ouvrage « *Fin din skriva e brezoneg ?* » ("Vais-je arrêter d'écrire en breton ?", 2009, Emgleo Breiz).

5. Il semble que l'on trouve une évolution proche chez Yves LE BERRE, qui écrit : « *Parallèlement, une longue pratique des instruments de musique populaire — le biniou et la bombarde — m'introduisait dans un mouvement breton où me retinrent longtemps de chaudes amitiés, mais aussi d'où m'éloignèrent toute une série de postulats idéologiques généralement reçus dans ce milieu, en contradiction avec mes propres observations de la situation réelle. Cette tension finit par aboutir à une rupture fondamentale, parfois polémique.* » (Yves LE BERRE, *La littérature de langue bretonne, Livres et Brochures entre 1790 et 1918*, 1998, Emgleo Breiz, Ar skol vrezoneg, p. 6).

6. Dans une situation similaire, Simon JAMES mentionne que les archéologues britanniques remettant en question la notion de "Celts" à partir des vestiges et de leurs interprétations récentes se voient régulièrement accusés de « *génocide* » (*The Atlantic Celts. Ancient people or modern invention ?*, British Museum Press, p. 16), ou bien que leurs positions sont simplement renvoyées à celles de nationalistes anglais terrifiés par les menaces que représentent les territoires voisins et l'intégration européenne pour l'identité anglaise (ibid : 141).

d'intentions. Par ailleurs, cette remise en question se fit pendant la décennie polémique qui suivit la parution du *Monde comme si*, et mon patronyme devait favoriser les amalgames.

Lorsque je commençai les enquêtes pour ma thèse, ces remarques m'envahirent et me posèrent quelques cas de conscience : étais-je un traître lorsque j'interrogeais un ami sur ses convictions à propos du breton, me donnant ses informations de bonne foi et ne se doutant de rien, pour finalement analyser son discours comme véhiculant des présupposés identitaires, élitistes, ou autres, qui seront ici parfois présentés sous un angle critique ? Étais-je un opportuniste en faisant une thèse qui m'apporterait peut-être le titre prestigieux de "docteur", écrite en récoltant les contradictions dans les discours de militants pourtant convaincus et de bonne foi, s'épuisant à lutter pour un breton qui disparaît de jour en jour ? On (encore un universitaire) me demanda : « *et ta thèse, elle va servir à quoi pour la promotion du breton ?* ». Si certaines de ces questions se dissolvent dès lors que le recul sociolinguistique empêche de partager certains présupposés, toutes les contradictions ne disparaissent pas pour autant, notamment celles qui relèvent plus de la relation humaine et de l'affect que de l'analyse. Ces questions ont stimulé chez moi un constant scrupule, et s'accompagnent d'un profond respect pour les auteurs des discours que j'étudie dont je sais qu'ils sont convaincus de bonne foi d'agir au mieux pour une cause qu'ils estiment noble. Ces préoccupations ne sont sûrement pas non plus étrangères au fait que cette thèse n'ait été inscrite ni à Rennes ni à Brest mais hors de Bretagne, et que je me sois finalement tourné vers un corpus écrit, rédigé pour partie par des auteurs déjà morts.

Quels que soient les écarts que cette thèse manifeste envers la *doxa* de l'*emsav*, j'espère sincèrement qu'aucun militant breton ne se sentira lésé ou trahi dans cet ouvrage. Ces écarts doivent être perçus comme une *autocritique de l'intérieur* du milieu du militantisme breton (dont j'estime encore faire partie malgré tout), comme une tentative d'introduire un *regard décalé*, qui permettrait je l'espère d'inventer de nouvelles manières de militer sans devoir dévaloriser pour autant un groupe concurrent de locuteurs : le militantisme breton auquel j'aspire en sera un qui *laisse les gens parler*, qui ne projette ni désirs d'édification nationale sur les élèves de maternelle dans les écoles bilingues, ni nostalgie de la disparition de la vie rurale du XX^e siècle sur ceux qui ont eu le malheur d'apprendre par l'écrit. C'est un militantisme qui arrête de percevoir les ressemblances envers le français comme le spectre menaçant d'une déculturation, et qui accepte que les circulations linguistiques constituent un phénomène incontournable étant donné que la quasi-totalité des locuteurs du breton d'aujourd'hui est aussi francophone, un phénomène général puisque les sociolinguistes observent et théorisent ces échanges partout dans le monde, et enfin un phénomène qui ne témoigne nullement d'un quelconque "déclin

récent de la langue", comme la lecture de quelques pages de *brezhoneg beleg* en annexe suffira à s'en convaincre.

Enfin, j'ai tenté de prendre toutes les précautions nécessaires pour que les analyses présentées ici, dans la mesure où elles divergent de certains postulats admis du militantisme breton, ne puissent pas pour autant être instrumentalisées par les opposants au mouvement breton (qui généralement se contentent d'appliquer ces mêmes postulats à une autre échelle), ce serait là la dernière de mes intentions.